À propos de la bataille de l'Yser

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **64 (1919)**

Heft 5

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-340194

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

A propos de la bataille de l'Yser.

Dans un livre qui vient de paraître sous le titre *Préceptes et jugements du maréchal Foch*, et dont l'*Illustration* avait publié des extraits dans son numéro du 15 mars, le commandant français A. Grasset rappelle brièvement, entre autres, les péripéties de la bataille de l'Yser et met en relief la participation des troupes françaises à cette bataille mémorable[1].

Le commandant Grasset attribue au maréchal une part prépondérante dans les décisions qui furent prises au haut commandement de l'armée belge et notamment le mérite d'avoir : d'abord, par son intervention, dès le 20 octobre 1914, empêché la retraite de l'armée belge sur Dunkerque ; d'avoir, ensuite, eu l'idée géniale de faire tendre les inondations de l'Yser.

Tout en rendant hommage aux intentions du commandant Grasset, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que sa relation des événements n'est pas tout à fait conforme à la réalité historique. Une insuffisance de renseignements a pu amener cet auteur à ne pas se rendre un compte exact des faits et à exagérer, peut-être, la part prise par le maréchal Foch et les troupes françaises dans les événements mémorables qu'il évoque. Ce sera d'ailleurs sans avoir aucunement l'intention de diminuer l'importance de la participation française à la bataille de l'Yser, que nous rappellerons ci-après, à longs traits, les principaux épisodes de cette bataille.

Après sa courageuse résistance sous Anvers, l'armée belge, échappant par une retraite habile à l'étreinte de l'adversaire qui allait l'enfermer dans cette place forte, arrivait sur l'Yser.

Elle était épuisée par deux mois de combats incessants, livrés pour contenir le plus longtemps possible un ennemi de beaucoup supérieur en nombre et en armement. La longue et

[1] *Préceptes et jugements du maréchal Foch.* Extrait de ses œuvres, précédées d'une étude sur la vie militaire du maréchal, par le commandant A. Grasset. Berger-Levrault, édit.

pénible retraite d'Anvers avait achevé de la mettre à bout de forces. Ses effectifs étaient extrêmement réduits ; il ne lui restait plus que 48 000 fusils.

Derrière elle accourait l'armée allemande du siège d'Anvers. Il fallait lui barrer la route de Dunkerque et Calais et l'empêcher, par surcroît, de réussir le mouvement que les Allemands avaient vainement tenté jusque-là : déborder l'aile gauche des armées britanniques. Mais comment espérer, avec de si faibles forces, qui semblaient déjà avoir donné tout ce qu'elles pouvaient, arrêter l'élan d'une armée ennemie puissante et jusqu'alors toujours victorieuse ? Il fallait cependant tenter l'impossible, le salut des armées alliées dépendait de la résistance qu'allait offrir l'armée belge : le roi Albert ordonna de s'arrêter sur l'Yser pour essayer d'en interdire le passage.

Il ne dissimula pas au général Foch, venu près de lui à Furnes le 16 octobre, l'état d'épuisement dans lequel se trouvait l'armée, mais il promit, à la demande du général, de tenir malgré tout.

La bataille s'ouvrit le 17 octobre. Le 18, le général Foch faisait demander de tenir encore pendant quarante-huit heures ; après quoi, disait-il, l'armée belge serait soutenue par des renforts français. Ces renforts n'arrivèrent en ligne que le 23 : c'était la 42e division française, forte d'environ 8000 hommes. Ce jour-là, elle releva, entre Nieuport et la mer, la 2e division d'armée belge. Et c'est le 24 seulement qu'une brigade de cette division de renfort entra en ligne, pour soutenir les divisions belges engagées au fort de la lutte, entre Nieuport et Dixmude.

Le haut commandement belge, en arrêtant l'armée sur l'Yser, n'avait pas caché aux troupes la mission qu'elles avaient à remplir.

« ... Que dans les positions où je vous placerai, avait dit le roi dans un ordre du jour, vos regards se portent uniquement en avant, et considérez comme traître à la patrie celui qui prononcera le mot de retraite sans que l'ordre formel en soit donné. »

La bataille débuta le 17 octobre et ne cessa plus avant le 31 au matin.

Le 18 commencèrent les violentes attaques sur Dixmude,

défendu par les 11e et 12e régiments de ligne belges et les fusiliers-marins français, pendant que se continuaient, plus au nord, les combats aux postes avancés, défendus avec acharnement. Ces combats continuèrent dans la journée du 19, qui compta parmi les plus dures de la bataille.

C'est pour enrayer la puissante attaque des Allemands sur le nord et le centre de la position que le commandant de l'armée belge ordonna à la 5e division d'armée et aux fusiliers-marins de contre-attaquer l'ennemi en prenant l'offensive sur la rive droite de l'Yser, vers Vladsloo et Beerst, en sortant de Dixmude. L'opération était en pleine réussite — Beerst était enlevé et Vladsloo sur le point de l'être — quand on apprit que trois fortes colonnes ennemies débouchaient de Roulers et que d'autres forces se trouvaient dans la région de Thourout. C'étaient des corps allemands de nouvelle formation qui arrivaient renforcer toute l'ancienne armée assiégeante d'Anvers. La 5e division d'armée et les fusiliers-marins allaient se trouver dans une situation très critique : le roi ordonna leur recul sur Dixmude, dans les anciennes positions.

Le soir du 20, l'armée belge tenait toujours solidement l'Yser : *il ne s'agissait aucunement de retraite et il n'y eut pas, comme l'expose le commandant Grasset, de conseil de guerre où l'on discuta les dernières dispositions pour ce mouvement et où le maréchal Foch serait intervenu pour empêcher les Belges de se retirer sur Dunkerque.*

Comme la journée du 20, celle du 21 fut une journée d'attaques violentes de la part de l'ennemi. Le soir, les réserves de la faible armée belge étaient largement entamées. A noter que cette armée tenait encore, en ce moment, un front s'étendant de la mer aux environs de Noordschoote, front démesuré si l'on tient compte que les effectifs d'infanterie, qui n'étaient que de 48 000 hommes le 17, étaient déjà largement réduits par cinq journées de combats terribles.

Pour reconstituer quelques réserves devant la partie du front la plus importante, entre Nieuport et Dixmude, le haut commandement belge avait demandé au haut commandement français de faire occuper, par des troupes françaises, la partie du front s'étendant entre Noordschoote et Saint-Jacques-

Cappelle (sud de Dixmude). Les troupes belges devenant ainsi disponibles iraient renforcer le front Dixmude-Nieuport. Cette demande avait été accordée dans la journée du 21, à la condition que la droite belge, arrêtée à Saint-Jacques-Cappelle, se maintiendrait en liaison avec les troupes françaises tenant Noordschoote.

Dans la nuit du 21 au 22, l'ennemi réussit à prendre pied sur la rive ouest de l'Yser, à Tervaete, vers le centre du front, en un endroit où le fleuve dessine, vers l'Est, une boucle assez considérable, ce qui créait un point faible dans la position.

Le danger que créait ce point faible n'avait pas échappé à l'attention du haut commandement belge, et le général Grossetti, commandant la 42e division française, étant venu le 21 au soir — devançant sa division amenée en renfort de l'armée belge — au grand quartier-général pour se mettre au courant de la situation, le chef d'état-major de l'armée lui avait fait valoir l'importance d'une intervention dans le secteur centre du front. Le général Grossetti fit remarquer que sa mission était de relever, entre Nieuport et la mer, la division belge qui s'y trouvait « pour prendre l'offensive sur Ostende ».

Dès qu'il eut connaissance de la prise de Tervaete par les Allemands, le commandant de l'armée belge envoya encore un officier de son état-major à Adinkerque, où se trouvait le général Grossetti, pour le mettre au courant de la situation et insister sur la nécessité d'une intervention immédiate dans la direction de Tervaete, par Pervyse, pour soutenir le centre belge épuisé.

L'irruption de l'ennemi sur la rive ouest de l'Yser était, en effet, un fait grave, de nature même à empêcher la réalisation d'une offensive projetée par Nieuport et qui s'exécuterait après la relève de la 2e D. A. par la 42e D. I. dans le secteur Nieuport-mer. Cette relève préparatoire à l'offensive devait s'effectuer le 23. Or, le succès que venait de remporter l'ennemi au centre devait tout d'abord être endigué ; car s'il se développait, il rendrait absolument impossible une attaque par Nieuport.

Le général Grossetti objecta de nouveau que sa mission était d'agir par Nieuport et qu'il l'exécuterait.

Restées ainsi sans appui au centre, les forces belges qui tenaient cette partie de la ligne et qui ne pouvaient être soutenues que par des fractions relevées rapidement aux points moins violemment attaqués et jetées, sans repos, dans la mêlée, ne purent que se défendre avec l'énergie du désespoir.

« ... La poussée de l'ennemi vers la boucle de Tervaete ne modifie aucunement la mission des divisions, avait ordonné le roi. Même dans le cas où une partie du front serait percée, la défense continuerait à être assurée sur les autres parties. Les troupes se trouvant à l'endroit où la percée se serait produite, s'établiraient en crochet défensif. »

Toute la journée du 22, puis celle du 23, furent témoins de cette lutte âpre où des troupes épuisées, au combat depuis six jours, se défendirent pied à pied contre un ennemi dont les forces nombreuses se renouvelaient sans cesse et dont l'artillerie puissante de tous calibres écrasait les héroïques soldats belges.

Et pendant qu'au Nord, dans la journée du 23, la 42e D. I. relevait la 2e D. A., le centre belge reculait pas à pas, continuant toutefois cette résistance farouche, marquée par des prodiges d'endurance et de persévérance dans une lutte inégale. Un moment, le village de Stuyvekenskerke fut pris par les Allemands : une contre-attaque menée par un bataillon retiré d'un point du front moins violemment attaqué, reprit le village.

Plus de réserves. C'est alors que le haut commandement belge lança un appel au secours.

« ...Tous les efforts sont faits pour limiter le recul », faisait-il savoir, à 18 h. 15, au haut commandement français. « Par suite de l'état d'épuisement des troupes et du manque de réserves, il est à craindre qu'une attaque exécutée cette nuit ou demain matin n'augmente la trouée et n'enfonce complètement le centre belge... »

Et à 20 h. 15, le chef d'état-major belge écrivait encore à la mission française :

« ... 7000 de nos blessés sont déjà évacués. Une action énergique du plus grand nombre possible de troupes de la 42e D. I. dans le secteur qui a cédé peut rétablir la situation

et transformer en succès ce qui demain pourrait, sans cette intervention, être un désastre.

» Aujourd'hui, la 42e D. I. n'occupe que Lombartzyde et une ligne à 700 m. à l'ouest de la ferme Bamburg, toujours tenue par les Allemands. Le dégagement, demain, de notre front par l'offensive française sur Ostende me paraît donc très aléatoire... »

C'est alors que le général d'Urbal, commandant le détachement d'armée de Belgique, fit savoir au commandement belge qu'il avait prescrit au général Grossetti de porter, dans la nuit du 23 au 24, une brigade et toute son artillerie disponible dans la région de Pervyse, pour aider les forces belges à reprendre, dès le 24, au petit jour, le terrain conquis par l'ennemi. L'autre brigade de la 42e D. I. resterait dans la région de Lombartzyde (Nieuport) pour y maintenir l'occupation.

Le général Grossetti devait s'entendre à cet effet avec le commandement de l'armée belge.

Cette intervention d'une brigade française ne permit pas malheureusement de contenir l'ennemi, qui, au contraire, élargit ses avantages dans la journée du 24. L'appui donné aux Belges était insuffisant. A 14 h. 45, le haut commandement belge insista pour avoir le concours de toute la 42e D. I :

« ... Dans les conditions actuelles, disait-il, le G. Q. G. belge estime que toute idée d'offensive partant du front belge doit être abandonnée pour le moment et que les forces laissées par la 42e D. I. en avant de Nieuport doivent être employées à maintenir le centre, qui menace d'être enfoncé. Le G. Q. G. demande instamment qu'elles soient employées vers le point menacé... »

La question fut tranchée par le général Foch, venu au G. Q. G. belge. On lui fit remarquer que le commandement français n'avait demandé à l'armée belge que de tenir pendant quarante-huit heures, après quoi des renforts lui arriveraient ; or, on était au septième jour d'une lutte sans répit et seule une division française, réduite en effectifs, avait donné son appui. Le roi lui-même, en exposant au général Foch les souffrances de son armée, signala la faiblesse du renfort qui lui avait été envoyé.

Le général fit valoir qu'il avait donné ce qu'il pouvait et promit de renforcer la 42e D. I. dès qu'il le pourrait. Il donna l'ordre au général Grossetti d'agir avec toute sa division à l'est de Pervyse.

L'intervention de la 42e D. I. entière en soutien des troupes belges fut réglé par l'ordre ci-après que lança le roi le 24, à 20 heures :

« ... Les troupes du général Grossetti, sauf celles maintenues vers Nieuport, s'intercaleront entre les 1re et 4e D. A.

» Les commandants des 2e, 1re, 4e ,5e D. A. belges et de la 42e D. I. française prendront le commandement des troupes opérant dans le secteur réservé à leur division, quelle que soit la division à laquelle ces troupes appartiennent.

» Les positions occupées seront tenues aussi longtemps que possible. On se maintiendra dans tous les cas, à tout prix, sur la ligne du chemin de fer Nieuport-Dixmude. »

C'est le 25 que les troupes de la 42e D. I., encore engagées du côté de Nieuport, furent amenées vers le centre. Un bataillon fut envoyé en soutien à Dixmude, où la situation des troupes belges était effrayante : un bataillon comptait 72 heures consécutives de combat dans les tranchées et deux autres 48. Ces trois bataillons belges avaient dans la nuit du 24 au 25 repoussé quinze assauts. « Les hommes, disait le rapport du commandant du régiment, sont arrivés à la limite de la résistance physique et morale. »

Tous les rapports des commandants d'unités faisaient ressortir l'état d'épuisement absolu de leurs troupes, qu'on ne pouvait d'ailleurs ravitailler suffisamment en vivres et qui buvaient, pour étancher leur soif, l'eau des mares.

La situation se tendait à l'extrême, et le commandement de l'armée belge, cherchant le moyen de tenir quand même, eut l'idée de chercher à tendre une inondation entre l'Yser et la voie ferrée Dixmude-Nieuport et fit procéder aux travaux préliminaires.

Cette idée de génie, disons-le ouvertement, a été à tort, dans certains écrits, et cela à nouveau dans l'étude du commandant Grasset, attribuée au maréchal Foch. Il tend à se créer, à ce propos, une légende, et sans vouloir diminuer en

rien la gloire de l'illustre homme de guerre, il est bien permis de laisser au commandement de l'armée belge, parce qu'il lui revient, le mérite de cette entreprise qui tira l'armée belge et par contre-coup les armées alliées, d'une situation devenue extrêmement critique.

Dans une note qu'il adressait le 25 octobre, à 17 heures, au chef de la mission militaire française auprès du G. Q. G. belge, le commandant de l'armée écrivait :

« ... Il est possible de tendre une inondation entre le chemin de fer de Dixmude à Nieuport et l'Yser en constituant des barrages sur les passages d'eau à travers la ligne ferrée...

» On pourrait donc, si l'on voulait se limiter à la défense de la ligne ferrée, constituer en avant un obstacle important...

» Le commandant du génie de la 2e D. A. a été chargé, dès 16 heures, de commencer les travaux de barrage. »

La nuit du 25 au 26 fut des plus pénibles et le 26 au matin, la situation devint particulièrement angoissante. De plus, depuis le début de la bataille, l'artillerie n'avait cessé d'intervenir, cherchant, par une action violente, à suppléer à l'effectif de l'armée autant qu'à contrebalancer la supériorité considérable de l'ennemi en canons de campagne et de gros calibre. Ce service intensif n'avait pas tardé à amener d'une part l'encrassement et l'usure des pièces ; d'autre part, l'épuisement des munitions. Des divisions n'avaient plus que quelques centaines de coups de canon à tirer.

Les attaques allemandes prononcées dans les premières heures de la journée du 26 pour enfoncer le centre furent encore contenues, mais on se rendait compte que la crise allait surgir d'un moment à l'autre. Les hommes, arrivés à l'extrême limite de la résistance physique et morale, ne se soutenaient plus que par un miracle d'énergie. Les rangs s'étaient largement éclaircis ; les unités mélangées par l'intervention, dans les derniers combats, d'éléments prélevés hâtivement sur tout le front et jetés dans la lutte, ne possédaient plus que de rares officiers. Et les renforts toujours espérés n'arrivaient pas, ils n'étaient même pas annoncés. Les commandants de troupes au feu signalaient leur crainte de ne plus pouvoir contenir l'attaque prochaine qui s'annonçait par

un redoublement du bombardement ennemi, auquel ne pouvait plus répondre l'artillerie belge ; les batteries encore en état de tirer allaient manquer de munitions.

Il y eut au G. Q. G. belge, un moment d'angoisse, et les premières dispositions furent préparées pour assurer la retraite qui s'annonçait comme inévitable ; mais la matinée s'acheva sans recul sensible.

Les divisions ayant atteint les premières le chemin de fer s'y accrochaient. Un espoir, faible encore, renaissait. L'après-midi, les dernières unités qui se trouvaient encore à l'est de la voie ferrée purent s'y replier sans être enfoncées.

Le roi ordonna de se maintenir coûte que coûte sur cette ligne de repli.

Le soir, l'armée y tenait toujours, et avec l'obscurité de la nuit, le calme relatif descendu sur le champ de bataille permit de reconstituer et de ravitailler les unités.

Le 27, l'ennemi, à son tour épuisé par cette lutte acharnée, dut interrompre ses attaques : heureux répit pour les défenseurs, qui, pouvant respirer, reformer leurs unités décimées, se raccrochèrent à l'espoir.

La bataille de l'Yser fut une bataille livrée et gagnée par l'armée belge. La victoire sur l'Yser est une victoire incontestablement belge.

Il fallait le dire. Le vainqueur de l'Yser, c'est le roi Albert. Qu'on lui laisse cette gloire, si bien gagnée par le sang si abondamment versé de ses braves.

Lieut.-colonel X.